

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

HENRI DE NÖRDLINGEN

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

Marguerite Ebner mourut le 20 juin 1351 à l'âge de soixante et un ans, le 27 décembre 1355, Christine Ebner [sa sœur] la suivit dans la tombe à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Nous ne savons combien de temps Henri de Nördlingen survécut à celles dont l'amitié avait été la grande joie de sa vie ; la dernière mention qui soit faite de lui vient du couvent d'Engelthal, où il demeura pendant trois semaines à partir du 9 novembre 1351. Pendant sa présence dans ce couvent, Christine Ebner eut plusieurs révélations remarquables sur son compte et sur celui de Tauler, qui montrent quelle profonde impression la piété de ces deux hommes, surtout celle du grand dominicain, avait faite sur son esprit. Elle entendit successivement la voix céleste lui dire que Tauler était de tous les hommes celui que Dieu chérissait le plus ; que deux noms se trouvent écrits dans le ciel, celui de Tauler et celui de Henri le prédicateur ; que Dieu était le gardien de Henri, et qu'il demeurait en Tauler comme « un mélodieux jeu de harpe ». Ce n'est certainement pas par ouï-dire que Christine Ebner a pu se former une idée aussi élevée du dominicain strasbourgeois ; il est dès lors permis d'admettre que Tauler, que nous avons rencontré à plusieurs reprises à Medingen, aura aussi honoré de sa visite le couvent d'Engelthal, pendant l'un ou l'autre de ses séjours en Bavière.

Nous avons eu déjà l'occasion de constater quelques-unes des particularités du caractère de Henri de Nördlingen. Relevons encore ici l'admiration enthousiaste qu'il professait pour Marguerite Ebner et son amour des reliques, sentiments qui chez lui se tenaient intimement. Il applique à la nonne de Medingen les appellations les

plus honorifiques, dont il n'a pas toujours su bannir une certaine fadeur dans l'expression. Ce défaut se manifeste d'ailleurs dans toute son exposition mystique, que ne soutiennent ni la profondeur de la pensée religieuse ni l'énergie des préceptes moraux ; notre auteur se perd le plus souvent dans la recherche des synonymes et dans l'analyse méticuleuse des sentiments. Il appelle Marguerite Ebner tour à tour « la noble fille du roi des cieux ; la perle précieuse de Dieu ; la sœur chérie, l'épouse, la bien-aimée que Jésus-Christ a élue d'éternité ; la colombe qui a construit son nid dans les blessures saignantes et brûlantes d'amour de notre Seigneur ; la fille bienheureuse du Saint-Esprit, issue du cœur du Père comme un fleur dont le parfum réjouit tous les cœurs purs et dont la vue remplit d'allégresse toute l'armée des cieux ». Selon lui, c'est par la volonté expresse de Dieu qu'elle note les révélations dont elle a été gratifiée, et c'est « de la bouche de Dieu » qu'elle tient ce qu'elle écrit ; aussi Henri de Nördlingen appelle-t-il le récit de ces révélations « une sainte écriture ». [...]. En un mot, il la considère comme une sainte. Au lieu de demander lui-même à Dieu, dans les moments critiques de son existence, de lui faire connaître le parti qu'il doit prendre, il préfère recourir à l'intercession de Marguerite Ebner. « Prie ton bien-aimé, lui écrit-il, de te révéler ce que je dois faire et ce que je dois laisser ». Il ne craint pas de consulter son oracle de Medingen sur des questions d'une nature moins élevée : un jour qu'il ignore, faute de documents certains, à quel saint ont appartenu des reliques qu'il avait réussi à se procurer, il charge naïvement Marguerite d'obtenir de Dieu quelque révélation sur ce point. Ce qui est plus grave, c'est qu'il considère tous les objets qui ont touché le corps de Marguerite Ebner comme doués par cela même d'une vertu surnaturelle. Il la prie un jour de lui faire parvenir une de ses « robes de nuit », désireux qu'il était « d'être purifié corps et âme par le contact de sa chaste et sainte robe ». Quelque temps après, il lui envoie un linge destiné à recevoir « les larmes de son cœur débordant d'amour », et une bande dont elle devait se servir chaque fois qu'elle se ferait saigner, avec la recommandation de la prêter aux sœurs du couvent dans la même circonstance, à cause de « la grâce salutaire » que cette bande ne pouvait manquer de leur conférer, venant de Marguerite Ebner ; mais il prend bien soin d'ajouter qu'elle devra lui léguer ces deux objets, si elle meurt avant lui. L'on voit qu'il s'y prenait à temps pour se procurer des reliques. Pareillement il écrit à Marguerite Ebner de donner une de ses vieilles robes à Irmingarde de Hohenwart, qui paraît avoir éprouvé pour elle la même vénération. Trouver des reliques était en effet une des grandes préoccupations de Henri de Nordlingen. Un jour il

envoya à Medingen « le trésor de son cœur », c'est-à-dire trois crânes de saintes ; un autre jour, des ossements provenant des onze mille vierges ; puis encore, un doigt de sainte Agnès. C'est pour se procurer des reliques qu'il entreprit ses plus longs voyages à Cologne, à Aix-la-Chapelle, à Bamberg. Mais la véritable sainte à laquelle s'adressaient ses hommages, celle dont l'amitié était plus précieuse pour lui que les restes inanimés de toutes les autres, demeurait à Medingen. C'est elle qu'il appelle non seulement sa plus chère consolation et la grande joie de son cœur, mais encore « le salut de son âme ». C'est à elle qu'il adresse ceux qu'il convertit à la vie mystique, pour leur assurer le profit de son intercession particulièrement efficace et les élever par son intermédiaire à l'union avec Dieu. « Les amis de Dieu de Bâle, lui écrit-il, et en particulier la dame de Falkenstein, Marguerite de l'Anneau d'or, Henri de Rheinfelden, le chevalier de Pfaffenheim, le chevalier de Landsberg et sa femme, ainsi que beaucoup d'autres, me chargent de te demander de prier Dieu pour eux, afin que par ton cœur ils soient unis au cœur de Dieu. Toutes les âmes que je gagne et conquiers en Christ, je te les amène à toi, comme à l'épouse bien-aimée du fils de l'empereur éternel ».

La théologie de Henri de Nördlingen n'a guère dépassé le cercle étroit que nous venons de tracer. Sans doute, il est au courant de toute la terminologie métaphysique que le mysticisme de son temps avait adoptée. C'est ainsi qu'il parle d'un ami de Dieu qui a désiré, pour la plus grande gloire de son Créateur, être dépouillé de tout sentiment de l'amour divin et renoncer à toute intimité avec Dieu, et qui, « devenu sans amour à force d'amour », entendit après une longue séparation d'avec Dieu, dans laquelle il s'était comporté « en vaillant chevalier », ces mots prononcés par une voix céleste : « Permits-moi, mon fidèle bien-aimé, de posséder en toi et avec toi tout le trésor de ma divinité, l'ardent amour de mon humanité et la joie du Saint-Esprit » ; à quoi cet ami de Dieu répondit : « Oui, Seigneur, je te le permets, à la condition toutefois que tu sois seul à en jouir et non moi ». Ailleurs il cite l'exemple d'une « sainte enfant de Dieu », Ellina de Crevelsheim, qui dans « son merveilleux amour » supporta pendant dix-huit ans toutes les souffrances qu'il plut à Dieu de lui envoyer, et resta sept ans sans proférer une parole ; Dieu, quand il le jugea à propos, la frappa de sa main, si bien qu'elle fut étendue cinq jours sans connaissance, ainsi qu'il advint à saint Paul, et dans ce ravissement la pure vérité lui fut révélée, l'accès de la sainteté intérieure du cœur du Père lui fut ouvert ; elle fut déifiée en Dieu, unie à l'Unité suprême, liée par les chaînes de l'amour, environnée de lumière, inondée de paix et de

joie ; actuellement son âme plane bien haut au-dessus de toutes les afflictions terrestres ; elle attend son bien-aimé Jésus-Christ dans une soumission paisible à sa volonté quelle qu'elle soit ». Mais ce ne sont là que de rares exceptions qui se détachent nettement sur le fond généralement terne de sa pensée religieuse. Et comment aurait-il pu en être autrement, comment Henri de Nördlingen aurait-il pu donner à son enseignement un caractère original et individuel, alors qu'il se plaint sans cesse de sa tiédeur religieuse, et qu'il nous apprend qu'il n'a encore guère éprouvé lui-même la grâce que Dieu donne aux autres amis de Dieu par son entremise ? Il s'effraie en pensant à la profondeur des jugements de Dieu, « en vertu desquels l'un annonce les vérités qui amènent les autres à la félicité éternelle, sans pouvoir rien en percevoir lui-même », et sa grande consolation est alors de se recommander aux prières de Marguerite Ebner. Dans cette situation d'esprit, il n'a guère pu que reproduire dans ses prédications les idées courantes du mysticisme, telles qu'il les tenait soit de son éducation religieuse, soit de ses lectures, et auxquelles il avait donné son adhésion intellectuelle sans réussir à les faire descendre d'une manière féconde dans son cœur : de là le caractère impersonnel de son enseignement.

Ce n'est pas sans regret que les amis de Dieu de Bâle virent s'éloigner celui qui, malgré ses faiblesses, avait été pendant de longues années un des soutiens de leur piété. Nous ne savons comment ils réparèrent la double perte que leur avait causée le départ successif de Tauler et de Henri de Nördlingen. Les dominicaines du couvent de Klingenthal à Bâle avaient compté, ainsi que leurs sœurs du couvent d'Underlinden à Colmar, parmi les amies et admiratrices de Marguerite Ebner ; elles conservèrent jusque vers le milieu du quinzième siècle l'héritage des traditions mystiques de la grande époque qui venait de finir. Marguerite de l'Anneau d'or avait écrit dès 1348 à Marguerite Ebner pour la prier d'être désormais la directrice de sa vie spirituelle. Après la mort de celle-ci, elle se soumit probablement à la direction des dominicains de sa ville natale, parmi lesquels elle comptait un neveu du nom de Jean ; à sa mort, en 1376, elle leur légua tous ses biens et fut ensevelie dans leur couvent. Son nom est le seul qui soit mentionné dans les annales du mysticisme bâlois pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, avant l'époque où nous rencontrons celui de Marguerite de Kentzingen, dominicaine à Unterlinden, puis à Klingenthal, et dont il sera question dans la suite de cette histoire.

[Extrait d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*,
Paris, 1879.]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010